

JEAN-CLAUDE PIROTTE

---

Absent de Bagdad

Roman



**LA TABLE RONDE**

ABSENT  
DE BAGDAD

## DU MÊME AUTEUR

### À LA TABLE RONDE

- Il est minuit depuis toujours*, essais, 1993.
- Un été dans la combe*, roman, 1993.
- Plis perdus*, mélanges, 1994.
- Un voyage en automne*, récit, 1996.
- La légende des petits matins*, roman, 1996.
- Cavale*, roman, 1997.
- Boléro*, roman, 1998.
- Autres arpentés*, chroniques, 2000.
- Ange Vincent*, roman, 2001.
- La pluie à Rethel*, roman, 2002.
- La boîte à musique*, poèmes, 2004.
- Chemin de croix*, peintures, poèmes de Sylvie Doizelet, 2004.
- Une adolescence en Gueldre*, roman, 2005.
- Un bruit ordinaire* suivi de *Blues de la racaille*, poèmes, 2006.

### AU TEMPS QU'IL FAIT

- La vallée de Misère*, poèmes, 1987, 1997.
- Les contes bleus du vin*, chroniques, 1988.
- Sarah, feuille morte*, roman, 1989.
- L'épreuve du jour*, enfantine, 1991.
- Fond de cale*, roman, 1991.
- Récits incertains*, mélanges, 1992.
- Faubourg*, poèmes, 1997.
- Le Noël du cheval de bois*, conte illustré, 1997.
- Rue des Remberges*, prélude, 2003.

### CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

- Goût de cendre*, poèmes, Thone, 1963.
- Contrée*, poèmes, Thone, 1965.
- D'un mourant paysage*, poèmes, Thone, 1969.
- Journal moche*, essai, Luneau-Ascot, 1981.
- Lettres de Sainte-Croix-du-Mont*, avec des photographies de Jean-Luc Chapin, L'Escampette, 1993.
- Mont Afrique*, roman, Le Cherche Midi, 1999.
- Un rêve en Lotharingie*, récit, National Geographic, 2003.
- Dame et dentiste*, poèmes, Inventaire/Invention, 2003.
- Fougerolles*, poèmes, Virgile, 2004.
- Expédition nocturne autour de ma cave*, récit, Stock, 2006.
- Hollande*, peintures et poèmes, Le Cherche Midi, 2007.

JEAN-CLAUDE PIROTTE

ABSENT  
DE BAGDAD

Roman



LA TABLE RONDE  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2007.  
ISBN 978-2-7103-2903-9.

Extrait de la publication

à mes frères musulmans, Turgut,  
Shevket, Ramiz, Zülfü, Rami,  
Youssouf, Ali, Mohammed et tous  
les autres, qui se reconnaîtront



«Si par hasard vous entriez en possession de ce récit, vous y trouveriez donc le signe de ma mort. Ou plutôt même, la preuve de ma détention secrète... Car il y a de ces prisons, épurées en surface, dont les couloirs peut-être passent sous vos maisons... Et dont les cellules blanches ou les salles de torture sont au niveau des coffres dans les pièces fortes des banques, des tombes dans les cimetières écrasés...»

Jean-Loup Trassard,  
*L'Érosion intérieure.*





I



au début j'avais réussi à écrire quelques mots dans ma langue, ou plutôt les graver du bout de l'ongle sur un carton minuscule que j'avais trouvé dans le noir en tâtonnant, ils ont dit que j'avais écrit le nom d'Allah et que c'était de l'arabe, mais ils se trompaient, il n'y avait ni le nom d'Allah ni aucun mot d'arabe, c'était le prénom de ma fiancée turque, et d'autres mots griffonnés que j'ai oubliés après qu'ils m'eurent enchaîné les mains et les pieds, la main gauche au pied droit, la droite au pied gauche, et qu'ils m'eurent entouré le cou d'une laisse cloutée au moyen de laquelle ils me traînaient dans une galerie souterraine semée de tessons de bouteilles

je dois avoir perdu connaissance à un moment, je veux dire que j'ai fait un effort

pour perdre connaissance, ce n'est pas la douleur qui me rendait inconscient, mais la *lucidité*

c'est un état tellement aigu, tellement inconcevable de lucidité que seuls y résistent les saints ou les prophètes et les martyrs qui en ont une perception exacte et minutieuse, une vision qui dit-on les transfigure

et c'est alors le ciel véritablement qui les pénètre, et moi, soudain, je voyais le ciel s'éclairer au cœur de ce médiocre enfer où j'étais plongé, c'est ainsi que je peux parler de ma lucidité sans prétendre me comparer aux martyrs qui rayonnent d'une foi, d'une certitude autrement prodigieuses que les miennes

mais au plus noir de cette détresse animale à laquelle je me trouvais réduit, une espèce de lumière humaine ou divine insistait avec une douceur tellement inattendue au fond de mon regard aveuglé

il y avait donc l'insistance de ce fragile et tenace filet de lumière comme le rappel ou la

promesse d'une vie meilleure à laquelle j'avoue que je n'avais jamais cru sinon dans une enfance lointaine où circulaient des légendes, les nuits d'été, sous les étoiles, quand les bergers veillaient sur le grand silence du plateau

c'est ainsi que ma conscience s'évadait emportée par cette lucidité que ni la vie ni la mort ne pouvaient me ravir, et que ceux qui me torturaient ne connaîtraient jamais

et c'était aussi comme le privilège d'une enfance nouvelle qui m'était offert dans le monde de ténèbres où des hommes et des femmes exerçaient sur mon corps, mais ne réussissaient pas à infliger à mon esprit, les sévices de je ne sais quelle ancestrale malédiction — qui était la leur

ces hommes et ces femmes je les devinais accablés par le poids de cette malédiction quand ils s'appliquaient à rire aux éclats en frappant la plante de mes pieds avec leurs longues matraques afin de me forcer à

ramper comme le crabe muselé que j'étais devenu

car derrière les rires et les gloussements j'entendais les cris et les pleurs des enfants qu'ils étaient encore malgré eux, qu'ils étaient à leur insu, comme j'avais été l'enfant qui s'acharne aveuglément à frapper de verges le serpent d'eau qui refuse de mourir dans la lumière éblouissante de l'été

et les éclats de rire et les injures et les insultes, les coups et les outrages pervers, tout cela c'était une peur enfantine et même une terreur sacrée en eux qui en étaient les profondes inspiratrices

la nudité elle-même qu'ils m'imposaient était un retour à l'enfance, la mienne, oui, mais surtout la leur, une enfance dont ils ne gardaient aucun souvenir innocent, et pour laquelle ils ne pouvaient concevoir que mépris et dégoût, cette enfance avait été dégoûtante et méprisée sans qu'ils l'aient éprouvé, corrompue et suppliciée

des assassins n'avaient engendré que des graines d'assassins, leur jardin d'enfants n'était habité que par des monstres féroces et des marionnettes triviales, et les images de l'enfance étaient frelatées par les meurtres simulés, la fascination des armes réelles, et les figures écœurantes du succès

oui, je crois qu'ils étaient dépossédés de toute enfance, et cela décuplait leur furie et leur épouvantable sentiment de vide et de frustration





je ne saurai jamais pendant combien d'heures, de nuits et de jours, je fus enfermé dans ma première cellule, et c'était bien avant que je me découvre ce don de lucidité qui me sauva de moi-même durant les séances de jeux auxquels mes geôliers se plurent à se divertir avec moi

mais déjà ma réserve de patience lentement se constituait

j'avais été jeté dans ce trou obscur la tête cagoulée et les mains entravées, j'étais étendu sur un sol de terre battue et de poussier qui ne me révélait rien, je me suis traîné jusqu'à toucher de l'épaule une paroi contre laquelle j'ai réussi à me redresser d'abord, à m'appuyer ensuite

la cagoule était nouée serré au bas de ma nuque, et d'abord j'ai tenté par des frottements contre les aspérités de la paroi d'attaquer ces liens dans l'espoir de les détruire ou du moins d'en atténuer la pression

peut-être même réussirais-je à déchirer le tissu, je n'avais rien de mieux à faire, et je ne voulais surtout pas réfléchir, penser, me souvenir, dormir

or tous mes efforts n'aboutissaient à rien, sinon à déplacer la cagoule et à me priver d'air, car ce masque présentait une mince ouverture à hauteur de mes narines, je devrais dire plutôt qu'elle avait été découpée, cette fente, juste assez pour laisser l'air s'insinuer

elle était transversale comme une lèvre, et de la longueur d'un pouce, je me suis dit que peut-être, en effectuant des mouvements de haut en bas, je réussirais à ramener la fente (la fente obscène) jusqu'à mes propres lèvres afin d'y glisser mes dents et de mordre le tissu comme une chair

la vanité de cette étrange entreprise amoureuse ne me venait pas à l'esprit, je n'étais même pas conscient de la texture du tissu rugueux et glissant à la fois, je n'ai que plus tard compris qu'il s'agissait d'une espèce de gabardine plastifiée sur laquelle mes dents se seraient déchaussées sans profit, mais il fallait que j'essaie, il fallait

aussi que je torde mes poignets de toutes les façons afin de préserver au fond de mon cœur l'espoir inimaginable de la délivrance

c'est ce que je pense aujourd'hui et cela me fait sourire

exactement comme je me suis surpris à sourire dans ce cachot où j'étouffais et où je pouvais croire que j'allais bientôt mourir de soif, de faim, d'asphyxie, ou d'une balle dans la tempe, cela n'avait aucune importance

ce qui comptait c'était ces mouvements de torsion que j'imposais à ma nuque, à mes avant-bras menottés dans le dos, à mes épaules, à mon corps tout entier qui peu à peu s'était mis à trembler comme un corps

*N'ayant plus de maison ni logis,  
Plus de chambre où me mettre  
Je me suis fabriqué une fenêtre  
Sans rien autour*

Armen Lubin.

CET OUVRAGE A ÉTÉ REPRODUIT ET  
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
EN DÉCEMBRE 2006, POUR LE COMPTE  
DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : janvier 2007.

N° d'édition : 145271.

N° d'impression : •••••.

*Imprimé en France.*